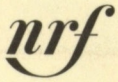
CLAUDE ROY

PERMIS DE SÉJOUR

1977-1982



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J'étais éloigné de tout par les circonstances et ce livre déjà composé quand j'ai découvert que j'avais, sans le savoir, dérobé son titre à un très beau récit. Je veux remercier Georgette Henry, auteur de Permis de séjour, *paru en 1950 dans la collection Espoir, de m'avoir généreusement autorisé à partager avec elle mon larcin involontaire.*

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Au début de l'été 1982, je fus menacé de me voir retirer mon permis de séjour sur la terre.

Être atteint d'un cancer est une situation assez répandue aujourd'hui, hélas, mais désagréable. Pour la supporter et remettre les choses en place, je pris des notes sur ce qui m'arrivait, façon de prendre ses distances, et j'écrivis des poèmes, essayant d'éclairer la nuit plutôt que de chanter dans le noir.

La science des médecins et la virtuosité des chirurgiens obtinrent une prolongation de mon permis provisoire de séjour, sans indication de durée, bien entendu.

Convalescent, je relus notes, poèmes, cahiers et carnets des années précédentes.

Ces cahiers et carnets sont rarement des « journaux » (sinon dans les périodes de crise), mais plutôt un chantier : esquisses, copeaux, ébauches, poèmes en train de naître ou poèmes déjà nés, brindilles, pense-bêtes, brouillons, notes de lectures, idées en l'air et idées à terre, formes mal dégrossies encore sur l'établi, observations d'oiseaux et de passants, etc. Tout cela éparpillé dans le désordre d'un atelier. C'est le vivier où je puise la matière d'articles, des thèmes d'essais, des *sujets.* Si je cède parfois au « journal », c'est pour ne

Extrait de la publication

pas céder au découragement. J'ai pourtant un peu de méfiance à l'égard du journal intime grippe-jours, nœud au mouchoir et livret de caisse d'épargne du temps qui passe.

Mais, en relisant le journal de mes ennuis de santé et les cahiers et carnets des années qui les ont précédés, je me suis aperçu d'une certaine constance dans la diversité apparente de mes préoccupations. Littérature, philosophie, musique, beaux-arts, politique, et les mœurs du temps : si tant me touchent, et si je me reproche parfois de sembler peut-être toucher à tout, c'est que tout ce qui me touche me touche au fond de la même façon. C'est que je cherche l'« image dans la trame », l'unité cachée qui lie et relie des domaines en apparence très éloignés. Devant le cancer et devant la Chine populaire que j'ai retrouvée (assez malade) en 1979, devant l'opération chirurgicale que j'ai subie en 1982 et l'opération de police qu'a fait subir à la Pologne le coup d'État militaire de 1981, le même problème m'intéresse : comment connaître la vérité? La vérité est-elle bonne à savoir? La vérité est-elle bonne à dire? Dans la vie publique, comme dans la vie personnelle, le même phénomène toujours me fascine : l'art qu'apportent les hommes à ne pas voir ce qui les blesserait, à ne pas savoir ce qui les dérangerait, à croire l'incroyable qui les *arrange.* Le fidèle religieux ou le partisan d'un système politique qui se crèvent les yeux pour ne pas voir le crépuscule de leur dieu ou les crimes de leur idole, l'amant qui se ment pour ne pas se voir désaimé, ou qui se cache à lui-même qu'il est épris d'un être médiocre, le malade qui ferme les yeux pour ne pas affronter directement sa situation ou pour avoir la force de supporter l'insupportable – partout j'observe avec perplexité les stratégies ambiguës de cet animal menteur

Extrait de la publication

qui a reçu la grâce ou la malédiction de pouvoir se mentir à lui-même.

Si on m'objecte qu'il n'y a pas *UNE* vérité, *LA* Vérité, mais *DES* vérités, j'y consens. Mais, au pluriel comme au singulier, les questions que j'ai à cœur et au cœur restent posées.

Essayer de vivre les yeux ouverts, rêver de ne les fermer qu'à la dernière minute, c'est sûrement difficile, mais c'est bien intéressant.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1977

ÉTÉ DE LA SAINT-MICHEL *28 septembre 1977*

Quand j'ai ouvert les volets ce matin, une brume blanche et claire attendait à la fenêtre. Espèce de gros chien frais, elle m'a léché les mains. Il était déjà tard, le soleil en transparence déjà fort. Il va faire très beau. Le brouillard translucide s'attarde en souriant. La vapeur d'eau lumineuse sait bien que la douceur de septembre aura le dernier mot. (Ce n'est pas la nature qui sourit, bien entendu : c'est moi. Mais si je lui souris, est-ce qu'elle ne me sourit pas en retour?) La chatte des Chartreux, couleur de cendre et fumée grise, sort de la brume opaline en sautant par bonds. Comme électrisée, elle secoue l'extrémité de ses pattes mouillées pour en exorciser l'eau. Puis elle entreprend de faire sa toilette, se lèche avec application afin de se donner une contenance, pendant que je prépare son lait, mon café. Dans le pré derrière la maison, les grives festoient avec les pommes tombées que j'aurais dû ramasser depuis deux jours. Tant pis pour nous, tant mieux pour elles.

Il y a trois jours déjà que les hirondelles ont pris la route du sud, après de longs colloques sur les fils télégraphiques. Leur nid accoté à la poutre, sous le plancher du grenier, est désert, ce nid que la chatte grise a tellement convoité sans pouvoir y pénétrer.

La chatte lève le nez avec moi vers la maçonnerie grise de

Extrait de la publication

terre et paille. Elle se dit : « Quel dommage de les avoir ratées! » Je me dis : « Elles doivent avoir déjà atteint la côte tunisienne... » Quand elles couvent et que Myrna est tapie dans l'herbe à les guetter, le mâle et la femelle organisent des raids d'intimidation, foncent en piqué vers la chatte en poussant un cri de guerre aigu, l'effleurent presque, puis remontent.

Souvent, l'hiver, leur nid s'effondre en partie. Mais les beaux jours revenus ramènent les hirondelles fidèles. Vaillantes, elles reconstruisent ou retapent leur maison après avoir reconnu les lieux et refait connaissance avec nous.

J'ai vu en octobre, dans le Sud tunisien, des vols d'hirondelles rustiques, les mêmes que chez nous et peut-être exactement les nôtres, faire escale, épuisées, avant de reprendre leur route vers l'Afrique du Sud. Je ne cesse de m'émerveiller que sur un parcours aussi long et dur les survivantes puissent retrouver sans erreur « leur » site de nidification et se remettre au travail près de nous, comme si elles avaient seulement été acheter des allumettes au village voisin.

« TU VERRAS PLUS TARD... » *29 septembre 1977*

Enfants, quand nous nous étonnons ou nous insurgeons, il y a toujours quelqu'un *qui a vécu* pour nous dire d'un ton suffisant ou apitoyé : *« Tu verras plus tard. »* Mais les gens qui ont réellement vécu, on s'aperçoit avec soulagement qu'ils n'ont *pas* vu. Enfin pas ce qu'on leur annonçait.

J'ai des doutes sur les vertus éducatives des épreuves. Si les gens qui en ont vu de toutes les couleurs devenaient tous d'excellents coloristes, ça se saurait.

MOTS DÉLICIEUX

La grande pimprenelle
la petite pimprenelle

la saponaire rose
l'épervière auricule

INTELLIGENCE *Septembre 1977*

L'intelligence, c'est la perception de liens exacts entre les phénomènes. L'amour et l'amitié, c'est l'établissement de liens justes entre les êtres. La science, c'est la découverte de liens encore in-vus entre les phénomènes et dont on peut déduire des lois vérifiables. La politique et la morale, ce devrait être l'invention de liens qui lieraient à peine, juste assez pour soutenir. L'art, c'est la révélation-suggestion de liens et d'associations demeurés inconscients.

TEMPS *Septembre 1977*

Un lettré chinois reçoit un jour d'un Immortel le don d'un oreiller magique. Il venait de mettre à cuire une marmite de riz. Il pose sa tête sur le coussin et s'endort. Il rêve pendant des années, il rêve qu'il voyage, est amoureux, devient ministre de l'Empereur, se marie, a dix enfants, accumule le savoir, les expériences et la sagesse. Quand il se réveille, il est blanchi, chenu, très vieux, approche des cent années. Il se lève, va goûter le riz, qui n'est pas encore cuit. L'Immortel est sur le pas de sa porte, qui lui dit : « Les affaires de ce monde ne sont pas différentes. »

CHOSES PEU SÛRES
D'ELLES-MÊMES *Septembre 1977*

Matin de gelée blanche. Un papillon ocellé d'ocre roux et de mauve s'est posé sur le coin de la cheminée éteinte. Il

Extrait de la publication

bat de temps en temps des ailes sans aucun élan, de plus en plus faiblement.

Le réveille-matin qui se met à sonner quand on a déjà refermé la porte de la maison, réveillé de soi-même à l'heure dite (l'heure à laquelle le réveil s'est tu).

Les bergeronnettes cet été, quand la grande sécheresse avait craquelé la berge et réduit le ruisseau à n'être qu'un filet boueux.

L'archevêque d'Armagh, James Usher, le jour de l'an 1648 où il déclare que la Terre fut créée en 4004 avant notre ère.

Le paon qui fait la roue dans le parc du château voisin. Passe alors un hélicoptère, et tous les gens lèvent le nez, laissant le paon penaud.

Et moi qui me demande de quel droit je me crois autorisé à faire comme si j'étais moi.

MARCHER *29 septembre 1977*

Je croise presque tous les jours dans la campagne un promeneur qui a l'allure d'un vieux *squire* anglais congestionné, casquette à carreaux, très rouge, l'air très méchant. C'est un pensionnaire de l'asile d'anciens sous-off. Tous les matins, mon rougeaud part seul, à la même heure, et marche d'un pas vif, de neuf heures à midi. Une vraie horloge. Si je le croise à Denisy, je sais qu'il est onze heures, à Ponthévrard, qu'il est onze heures trente, dans la côte qui descend vers Sainte-Mesme, il est sûrement onze heures cinquante. Je me dis quelquefois que si je vis jusqu'à son âge, je serai peut-être comme lui. Ne restant pas en place. Un vieux dromomane. Pascal dit que *« tout le malheur de l'homme est de ne savoir demeurer en repos dans une chambre »*. Je dirais plutôt que tout le bonheur de l'être serait de savoir demeurer en repos sur un nuage.

Extrait de la publication

DIEU *30 septembre 1977*

Dieu a-t-il l'esprit critique? Depuis la création contestée d'un Dieu créateur, les théologiens en discutent. L'hypothèse officielle en Occident chrétien, c'est que Dieu crée en sept jours tout ce qui lui passe par la tête, un prodigieux fouillis de chats persans et de vermine, de sirènes et de culs-de-jatte, de coquelicots et de tumeurs malignes. Il invente pêle-mêle des saints et des sadiques, Aphrodite et Quasimodo, il donne la vie sans discussion à Rembrandt et à Jack l'Éventreur, à François d'Assise et à Staline, à la sangsue et au troglodyte mignon. Il ne critique son travail qu'après coup, séparant alors dans sa production le bon grain de l'ivraie, classant, cataloguant, *jugeant,* dans le grand rangement de printemps, le grand inventaire de fin d'année du Jugement dernier. Mais cette théorie du Créateur qui ne serait un critique judicieux qu'au terme de son œuvre a des adversaires. Ils estiment que ce serait pour Dieu avoir fait preuve d'un manque fâcheux de discernement que d'avoir donné naissance à des existants franchement mauvais pour s'aviser (un peu tard) que le mal était une erreur, et qu'il faut l'anéantir. De deux choses l'une : ou bien Dieu a commis des erreurs, ou bien il savait ce qu'il faisait, même quand il n'en avait pas l'air. À partir de ce dilemme fondamental, la porte est ouverte aux soixante-dix-sept mille systèmes religieux, aux soixante-dix-sept millions d'hérésies et même à la théorie de l'évolution de Darwin, au matérialisme dialectique, au bouddhisme et aux jeux métaphysiques de Jorge Luis Borges.

OISEAUX *1er octobre 1977*

Un couple de chouettes chevêches a dû s'établir à nouveau dans le fouillis d'arbres et de ronces à l'est. Elles font silen-

Extrait de la publication

cieusement des huit à la tombée de la nuit, et l'on entend enfin leur note de flûte d'eau.

Il y a trois ans, quand la maison à côté était encore habitée par un des gardes-chasse de M. Saint, je vis arriver un matin le garde voisin avec sa gibecière. « Mme Loleh m'a dit qu'elle trouvait jolie la chouette chevêche qui niche dans le bosquet entre Duclos et nous. J'ai pensé que ça lui ferait plaisir que je la lui apporte. » Et il jeta sur la table de la cuisine une livre de plumes raides, tachées de sang, les yeux ronds cerclés de jaune ternis par un froid de mort : plus rien de ce qui enchantait Loleh au crépuscule, quand le couple voletait dans la pénombre, le mâle lançant le jappement liquide de son appel de chasse.

La gorge serrée, polie-hérissée, Loleh remercia le garde du don si délicat. Il expliquait : « Vous pouvez la faire empailler. Dans un salon, ça fait toujours bien. » J'entendis presque entre ses dents Loleh murmurer avec rage : « Je n'ai pas de salon. »

Pendant une de mes permissions de la drôle de guerre, Giraudoux me demanda ce qu'on pensait « aux Armées » de ses allocutions de ministre de l'Information. J'eus le triste courage de lui dire que ça passait en général à côté de la tête des soldats. Condamner Hitler parce que jamais un oiseau ne s'est posé sur son épaule persuadait mal les mobilisés de leur victoire prochaine. Giraudoux fut courtoisement triste de ma réponse.

Il avait pourtant symboliquement raison : sur tout ce qui est vivant les oiseaux se posent, même au milieu du Pont-Neuf les pigeons sur la tête d'Henri IV. Quoique de bronze, il reste vert et galant, et vivant.

La forme visible et vivante de l'« association libre » des psychanalystes, c'est pour moi les oiseaux. Ils dessinent sur la planète le filet conjonctif de la vie *une*. Quand je vois sur les rochers de Belle-Ile les beaux cormorans aérodynamiques se sécher au vent avant de reprendre leur pêche, je retrouve instantanément l'odeur d'épices et de goudron des barques de pêche au bord du Yang-tsé, et les cormorans pêcheurs

Extrait de la publication

CLAUDE ROY

Permis de séjour

1977-1982

Au début de l'été 1982, je fus menacé de me voir retirer mon permis de séjour sur la terre.

Être atteint d'un cancer est une situation hélas assez répandue aujourd'hui, mais désagréable. Pour la supporter et remettre les choses en place, je pris des notes sur ce qui m'arrivait.

En relisant le journal de mes ennuis de santé et les cahiers et carnets des années qui ont précédé, je me suis aperçu d'une certaine constance dans la diversité apparente de mes préoccupations.

Devant le cancer et devant la Chine populaire que j'ai retrouvée (assez malade) en 1979, devant l'opération chirurgicale que j'ai subie en 1982 et l'opération de police qu'a fait subir à la Pologne le coup d'État militaire de 1981, le même problème m'intéresse : comment connaître la vérité ? La vérité est-elle bonne à savoir ? La vérité est-elle bonne à dire ? Dans la vie publique et la politique, comme dans la vie personnelle et la conduite privée, le même phénomène toujours me fascine : l'art qu'apportent les hommes à ne pas voir ce qui les blesserait, à ne pas savoir ce qui les dérangerait, à croire l'incroyable qui les *arrange*. Le fidèle religieux ou le partisan d'un système politique qui se crèvent les yeux pour ne pas voir le crépuscule de leur dieu ou les crimes de leur idole, l'amant qui se ment pour ne pas se voir désaimé, ou qui se cache à lui-même qu'il est épris d'un être médiocre, le malade qui ferme les yeux pour ne pas affronter directement sa situation ou pour avoir la force de supporter l'insupportable — partout j'observe avec perplexité les stratégies ambiguës de l'homme, l'animal menteur qui a reçu la grâce ou la malédiction de pouvoir se mentir à lui-même.

83-X A 70031 ISBN 2-07-070031-3

9 782070 700318

Extrait de la publication